

DÉBORDS

Exposition du 11 au 18 avril 2008

Pauline Fouché
Anne Kawala
Gérald Kurdian
Elise Leclercq
Romain Métivier
Florent Pinzuti
Marie Voignier

Vernissage le 11 avril à partir de 18h avec une performance de Gérald Kurdian à 20h
Finissage le 18 avril à partir de 18h avec une performance d'Anne Kawala à 20h

Ouvert du samedi 12 au dimanche 13 avril et du mercredi 16 au vendredi 18
avril de 16h à 20h. Et sur rendez-vous au 06 83 35 69 76

L'œuvre d'art ventriloque

« Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant (...) c'est déjà l'âge qui cherche à vous convaincre de sa domination sur votre corps, et pourtant, vous venez à peine d'atteindre les quarante-cinq ans. » Depuis la première phrase et jusqu'au terme de son roman *La Métamorphose*, Michel Butor use inépuisablement de la deuxième personne du pluriel. Appelant le lecteur à se projeter le plus immédiatement possible, ce tour narratif semble, plus singulièrement encore, une manière de *faire parler* l'œuvre. En supprimant la médiation conventionnelle du « je » ou du « il », cette voix d'où le narrateur s'est effacé confère au texte une tendance à la ventriloquie – entendu que, à l'instar du ventriloque manipulant sa marionnette, l'auteur/narrateur du texte se maintient d'une ostentatoire présence depuis son absence (mutisme) feinte.

Dans quelle mesure les arts plastiques peuvent-ils – ont-ils jamais pu – approcher l'utopie de s'adresser littéralement au spectateur ? De lui parler en *tête-à-tête*. Établir le contact, fût-ce par le recours direct au langage, sans verser dans les tropes autoritaires et orwelliens à la Barbara Kruger. La mobilisation des moyens audiovisuels aussi bien que le nouvel art de diction et de profération à travers la performance, n'étaient-ils pas, dès les années 1960, le signe d'une telle utopie ? Que nous en soyons aujourd'hui revenus, et appréhendions plus sereinement la question du récit (comme le voudrait une certaine doxa considérant que les frontières entre cinéma ou théâtre et arts plastiques n'ont plus lieu d'être), rien n'est moins sûr. Plutôt que par structures spatiotemporelles stables, la grande affaire du récit continue de proliférer par formes schizophréniques et impures. Les appellations mutantes « Docu-fiction » ou « Docu-réalité » cachent le même symptôme consistant pour le récit à s'épuiser dans l'obsession de dire une vérité et divertir en même temps. Mais quand bien même *le récit est dans tout et tout est dans le récit*, le récit n'en existe pas moins, en tout et pour tout, que *pour moi*. En tant que producteur de formes, il devrait alors se consacrer à celles de l'altérité plutôt que celles de la schizophrénie. Il n'est pas rare d'entendre résonner dans le monde de l'art : « exposition cherche thème pour mettre en récit les objets qu'elle présente auprès des spectateurs » ; comme si on comptait sans notre sensibilité et que les œuvres elles-mêmes ne nous parlaient plus que par label, étiquette et notices explicatives. Que fait-on de cette capacité intuitive à construire le voyage d'esprit qui d'une œuvre à moi fait naître la voix susurrée de son auteur ?

Dé-focaliser, dé-stabiliser et dé-sacraliser. Ce sont les prises principales de la lutte que se livrent *récit* et *œuvre* dans les travaux des artistes présentés ici. La sculpture *Toit* de Romain Métivier déplace mon attention de sa matérialité brute à la matérialité de son occurrence interrogative, sa possibilité d'apparition (« d'où sort-elle ? »). L'espace lui-même se trouve mis en récit soit l'exposition comme syntaxe (interroger l'espace revient ici à interroger les autres œuvres). C'est une figure contradictoire et potentielle, une aporie visuelle qui occupe l'espace par évitement ou évidement. Le concept d'« auto mise en scène » pratiqué par Elise Leclercq dans la vidéo *Lieux d'être* joue lui aussi – alors qu'il se développe paradoxalement dans la durée filmique – sur « l'amorce » narrative. Un mot, un accessoire, un lieu, suffisent à engendrer des micro-fictions où l'imaginaire social et urbain se subvertit par lui-même et ses protagonistes. L'artiste semble comme éludée dans un projet ne reposant plus sur elle alors que tout l'enjeu est une nouvelle dialectique du désengagement engagé. Avec l'installation *Le Presbytère* Florent Pinzuti déjoue le rapport de la technique à la narration qu'il en soit du film d'animation comme de la projection vidéo. Il en résulte un média hybride sous l'espèce d'un petit théâtre d'ombres où semblent s'autogénérer les paramètres de notre perception et chaque millimètre invisible du dispositif lui-même. Marie Voignier aussi procède par épuisement, millimétrage et ellipses dans la vidéo *Un minimum de preuves* qui montre un certain minimalisme narratif. Le « virtuel » est une force dont la sphère technologique n'a donc pas l'exclusivité, ainsi que l'exprime ce vide béant (labyrinthe du sens) où le récit vient buter. Le montage de lieux communs et d'idées reçues abouti dans une « inquiétante étrangeté ». Ce travail surligne, par concomitances, l'esprit perecquien rôdant par ailleurs dans l'exposition. Pauline Fouché travaille notre rapport aux images d'actualité (notamment celles de la guerre et du drame humain) par le geste-motif de la *Cassure*. Il se produit, par la reproduction photographique de papier journal froissé, une image imprenable sur un envers ou un débord de la représentation, à la fois fêlure et invagination. On entendrait presque le son d'un entrechoc où se fracturent anarchiquement les lignes de temps : tragédie de l'événement, factualité du traitement médiatique, ébranlement du regard.

Enfin l'espace utopique exposé par *Débords*, s'ouvrira et se refermera avec Gérald Kurdian et Anne Kawala dont les performances, musicales, et poétiques, manifesteront s'il devait subsister un doute, que tout quasi-récit, pré-récit, contre-récit, sur-récit... a bien tenu lieu, s'est bien déclenché. *This is the Hello Monster !* de Gérald K. fera peut-être se rejoindre « autopsie » et « auto-psy », art et non-art en musicologie. Tourner la forme reproductible par excellence – la chanson d'amour – à l'état d'irreproductibilité totale où toute pensée intime, tout regard sur soi, nous plonge dans une sphère de la ritournelle ou du fredonnement psychique. Anne Kawala, de son côté, offrira une lecture-performance prenant appel d'une métaphore, celle du cow-boy et du far west, pour disséminer les points que dessine l'espace poétique sur une « carte » de figures et de sons ; peuplant notre imaginaire par leur évocation d'une frontière inatteignable et hors-pensée (avons-nous jamais senti l'être du cow-boy en nous sinon sous le déguisement de l'enfance?) ces feintes de corps rhétoriques parlent de l'acte créateur lui-même, irréductible et inexprimable au-delà de sa frontière avec notre propre condition (avons-nous jamais senti l'être du poète en nous ?).

Chaque fois que le récit semble se suicider par le truchement de l'œuvre dont la volonté lui repasse devant, c'est là paradoxalement que le récit peut renaître : dans la rencontre qu'il m'inspire avec son fantôme d'auteur dont je peux ne voir ni les lèvres ni le corps bouger mais que « j'entends » me dire quelque chose comme provenant du « ventre » de l'œuvre.



Pauline Fouché

Cassures, 8 tirages couleur

Les cassures de Pauline Fouché matérialisent l'image-événement dont abondent les journaux à travers une réappropriation par le geste et l'image. Malmenées et rendues à la fragilité de leur apparence, ces images révèlent enfin d'autres espaces où le sujet perd son rapport direct à l'actualité.



Anne Kawala

Performance-lecture

De l'histoire d'un cow-boy faisant face à l'espace à embrasser, embrassé à chaque instant, le nécessaire sur le dos, sous la main, prêt à tout affronter, historiette toujours grandiose, toujours désastreuse de l'individualité face à l'H., c'est celle du faire poétique en marche, cliquetis des éperons à l'appui, c'est savoir caresser les flancs (l'étoile, métal, roule), les abords, l'entrée en matière.



Gérald Kurdian

This is the hello monster ! (Un concert entre chien et loup), performance-concert

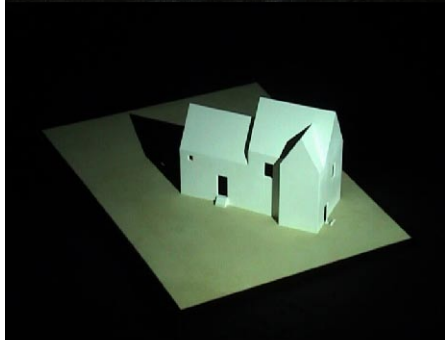
«This is the hello monster ! (an avant-pop solo band)» est le nom du projet musical solo de Gérald K., multi-instrumentiste amateur et standardiste-performer dans une p.m.e de proche banlieue. Aussi influencé par le rayon bricolage de chez Leroy M. que par les films d'anticipation, ce quasi-concert, consistera donc en un cut-up lo-fi de petites actions, de danses et de chansons d'amour tentant de restituer, dans le désordre, certains des événements de la vie de Gérald K., celle-ci n'ayant pourtant rien d'exceptionnel.



Elise Leclercq

Lieux d'être, vidéo, 26 min

«Lieux d'être» est issu de la rencontre avec des habitants du quartier de la Bourgogne à Tourcoing lors d'une résidence à la galerie Chatiliez en 2007. Un protocole d'auto-mise en scène a été proposé à différentes personnes qui y ont répondu chacune à leur manière, esquissant ainsi la multiplicité des mises en récits possibles dans un espace donné.



Romain Métivier

Toit, Sculpture

Une partie d'un toit sort du sol. Le bâtiment qu'il abrite est-il en train de pousser ou de s'enfoncer ? Est-il toujours en mouvement ou s'est-il arrêté ici ? Ces questions, le sol et le toit lui-même auraient dû laisser des indices qui puissent y répondre, mais non. En attendant qu'y a t il sous la pointe de cet iceberg ?



Florent Pinzuti

Le Presbytère, Installation

Le Presbytère est né du désir d'unir l'objet statique à l'image en mouvement. La lumière même du vidéo-projecteur m'est apparue comme le moyen physique de fusionner l'image projetée avec l'objet pour créer une relation de support mutuel. De là, j'ai utilisé l'animation pour suggérer un récit dont l'objet est, ou aurait pu être, le théâtre.



Marie Voignier

Un minimum de preuves, vidéo, 10 min

« Un minimum de preuves » est une sorte d'énoncé méthodologique qui brouille délibérément les registres du manuel d'instruction, du roman policier, du compte-rendu, de l'enquête. Ces glissements successifs nous font plonger dans un univers sans prise, aux paysages et au personnage sans identité nous laissant en dehors de tout récit.